

Intervention



Survivre en prison

Daniel Lamoureux

Numéro 21, hiver 1983

Survi survie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57291ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamoureux, D. (1983). Survivre en prison. *Intervention*, (21), 6–7.

survivre

La prison tue, chaque jour, au Québec. Elle tue psychologiquement, elle tue physiquement. Elle tue ceux-là qui ne peuvent pas, ou qui ne savent pas, y survivre.

La prison est un lieu de silence et d'interdit, un monde fermé, un univers clos animé par ses lois propres, nourri de sa tradition, sa culture, ses luttes, ses espoirs. Par définition la prison est aussi un lieu d'aliénation, d'oppression, et de répression, qu'il faut connaître et comprendre pour y survivre.

La prison c'est d'abord un environnement physique constitué de pierre, de fer, de béton et d'acier. Murs, planchers, plafonds, barreaux, portes, grilles, clôtures, barbelés: pierre-fer-béton-acier. Froids, durs, lisses, tranchants, piquants, inodores et ternes: métal mort engendrant la mort. Fenêtres barrées, portes blindées, murs renforcés, clôtures doublées; fenêtres fermées, portes verrouillées, murs vérifiés, clôtures surveillées. Dans les prisons et pénitenciers modernes, le détenu ne peut à aucun moment échapper au regard du gardien, ni à son contrôle. Circule-t-il à l'intérieur de l'établissement, seul ou en troupeau, qu'on l'oriente et le dirige électroniquement, ouvrant et refermant les portes et grilles, observant son avance via un circuit de caméra, l'assourdissant d'ordres crachés par des haut-parleurs anonymes.

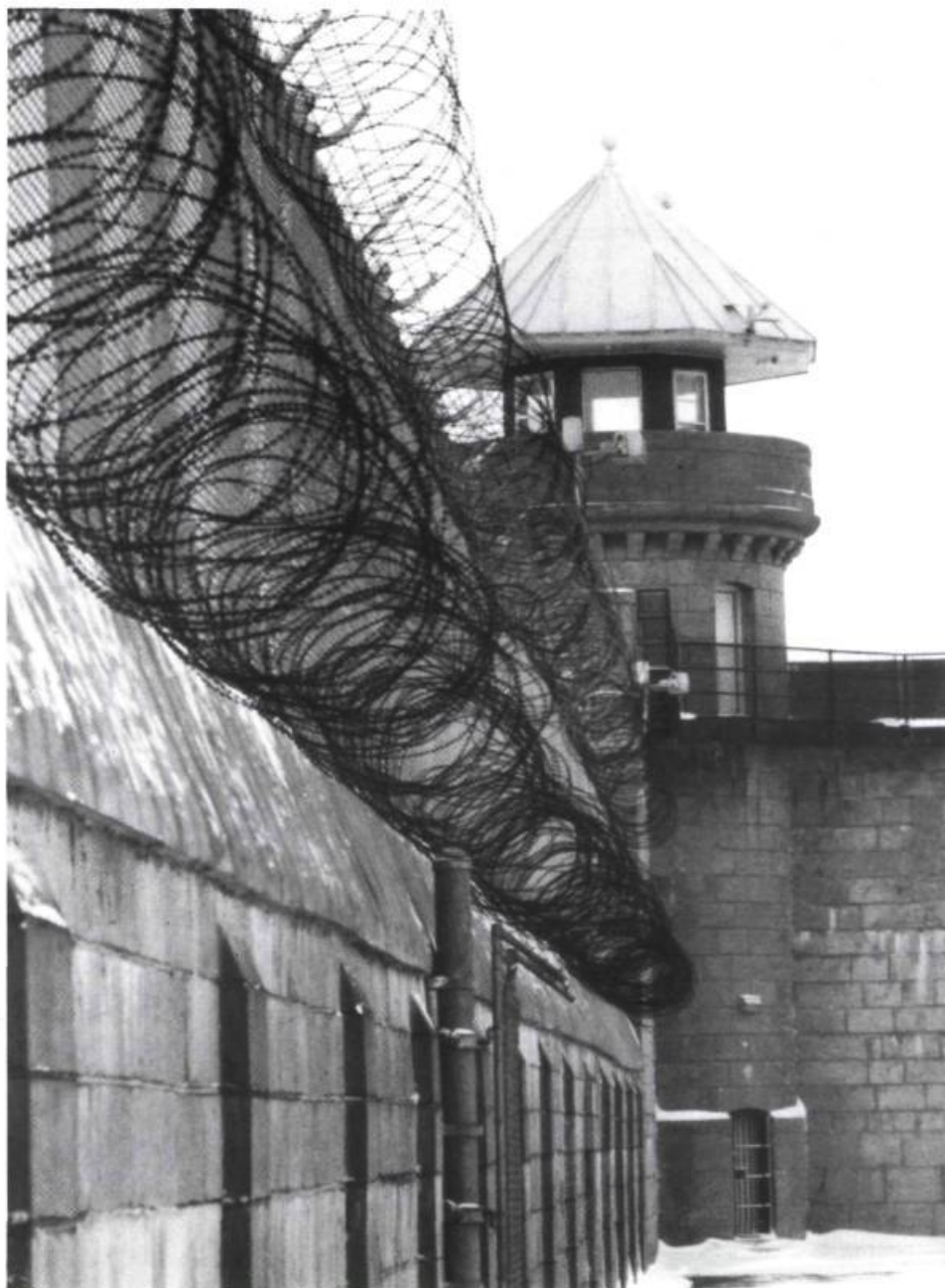
À Archambault par exemple, ou à Parthenais, un homme peut vivre dix ans sans jamais ouvrir une porte, sans jamais *pouvoir* ouvrir une porte. Car la prison c'est aussi l'impuissance du prisonnier, et la toute-puissance du gardien. L'un est seul, nu, sans arme ni argent, arraché à son environnement normal, immergé dans un univers étranger, sans nourriture, sans moyen de communication ni de déplacement, sans animal ni plante, sans femme ni enfant, sans personne pour l'entendre que ses compagnons d'infortune et son gardien. L'autre représente la force légitime de la société, le bras de la Justice; partie d'un corps structuré, organisé, reconnu, il en revêt l'autorité, il en manifeste la puissance, il en invoque l'honnêteté, il en exige le respect. Botté, sanglé, casqué, armé de ses gaz, de ses matraques, de ses revolvers, de ses carabines, de ses fusils, de ses chiens dressés, le gardien affirme sa domination sur ce mécréant démuné, ce rebut de la société qu'il a malheureusement le devoir de nourrir... et qui ose le mépriser!

Dynamique explosive que celle de la prison, où s'instaure pourtant un équilibre précaire des forces en présence. Car le prisonnier, si démuné soit-il, détient un avantage, et un seul: le temps. Le temps pour réfléchir, le temps pour concevoir, le temps pour planifier, le temps pour organiser, le temps pour prendre possession de la prison. Par définition son premier ennemi au plan individuel, le temps représente pour le détenu — mais au plan collectif — le plus efficace des alliés. On le verra, ce supplément de temps dont dispose la population carcérale contribue donc à instaurer un fragile équilibre des forces sociales en présence au sein des prisons.

Comme tous les régimes carcéraux, celui du Canada se fonde sur la dépersonnalisation de l'individu. Rasé, flottant dans l'uniforme conventionnel des prisonniers, les poches vides, arborant le matricule qui l'identifiera jusqu'à sa libération et même au-delà, soudain plongé dans un monde dont il ignore tout, l'homme désormais sans référent perd son identité. Or, la violence est la réponse à la perte d'identité. Mais le régime carcéral, lui-même basé sur la violence, ne tolère pas la violence individuelle, non organisée, des prisonniers. Activée par les frustrations quotidiennes, cette violence se voit

donc canalisée vers l'édification et le renforcement d'une sous-culture essentiellement violente. La force de cette sous-culture, et le niveau de la violence qui en émane, seront directement proportionnels à la répression exercée à la fois sur l'ensemble et sur les parties de la population carcérale.

On ne saurait dresser ici quelque nomenclature exhaustive des valeurs véhiculées par cette sous-culture. Sachons toutefois que ces valeurs sont essentiellement axées sur la survie: survie psychologique, survie sociale, survie physique.



en prison

En prison, quiconque n'adhère pas à ces valeurs d'une sous-culture de survie, ou quiconque ne fait pas la preuve de cette adhésion, encourt le risque d'y laisser sa peau, ou sa raison, ou son statut social.

Quelles sont-elles, ces règles qu'il faut scrupuleusement observer pour intégrer la sous-culture et ainsi accroître ses chances de survie en prison?

Voici les principales:

- considérer tout gardien, tout fonctionnaire comme un ennemi
- ne collaborer avec l'ennemi à aucun niveau
- considérer les autres prisonniers (sauf exceptions) comme
 - des compagnons d'infortune
 - des hommes intelligents, ingénieux, matures, expérimentés
 - des malchanceux, que le hasard ou la trahison ont condamnés
- ne pas intervenir dans les affaires des autres prisonniers; ne voir ni n'entendre que ce qui vous concerne directement; bref, se mêler de ses affaires
- répondre favorablement à toute demande d'aide de la part d'un co-détenu, à moins que son action ne contrevienne à vos intérêts ou à ceux d'amis plus proches que lui
- ne confier à personne une information susceptible de causer quelque tort à un autre prisonnier
- ne manifester aucune émotion hormis la haine: ni amour, ni tendresse, ni angoisse, ni peur surtout
- proscrire toute relation avec les détenus soupçonnés de collaborer avec les fonctionnaires ou la police
- proscrire toute relation avec les détenus ayant commis des crimes d'ordre sexuel ou à l'endroit d'enfants
- entretenir des rapports cordiaux avec le plus de détenus possible, dont un membre de chaque clan
- maintenir des relations d'amitié avec un petit groupe de prisonniers ayant bonne réputation parmi la population carcérale
- le cas échéant, payer ses dettes rubis sur l'ongle
- ne causer aucun tort à quiconque, tel le vol d'objet ou la séduction d'un partenaire sexuel ou l'atteinte à la réputation
- disposer en permanence de quelques tabacs (monnaie des prisons) destinés à dépanner un camarade dans le besoin, mais ne jamais devenir un gros créancier
- être poli, savoir écouter, peser ses paroles
- posséder un couteau ou un pic à proximité
- éviter d'être source de dérangement (exemple: faire du bruit).

Ces règles simples constituent la base de la sous-culture carcérale. Au fil des années celle-ci s'est enracinée dans les prisons et pénitenciers du monde entier, elle s'est développée, créant son vocabulaire propre, ses lois exclusives, ses appareils de justice, ses classes sociales, ses normes comportementales, son code d'éthique. L'homme qui intègre cette sous-culture se fond dans le groupe, et celui-ci le protège à la fois du régime carcéral et du groupe lui-même.

Les gardiens et autres fonctionnaires expérimentés savent tout de cette sous-culture, et doivent dans une large mesure s'y conformer sous peine de se heurter à la résistance passive ou à l'agressivité du groupe et de ses parties. D'où un certain équilibre au Québec des forces en présence, bien que la confrérie des «screws» manifestent à la fois plus concrètement et plus fréquemment la haine et la hargne qui les nourrit, réprimant et oppressant quotidiennement les prisonniers sous le voile protecteur du devoir et de la «force légitime»: fouille sauvage des cellules, destruction de lettres et objets personnels, emploi abusif de gaz lacrymogènes, brutalité physique, harcèlement nocturne, condamnation à des séjours prolongés au «trou», «transfert fantôme» (enlèvement et transport à l'improviste dans un autre établissement), détérioration de la nourriture, etc. Impuissants à réagir à ces agressions, les prisonniers en sont généralement réduits à ronger leur frein, à s'alimenter de fantasmes meurtriers, à accumuler la haine jusqu'à l'explosion finale qui se traduit la plupart du temps par une agression physique et violente à l'encontre d'un ou de plusieurs gardiens. D'où la «coexistence pacifique» souhaitée par les deux parties en présence sur le terrain, mais souvent rompue par l'action inconsidérée d'un jeune gardien inexpérimenté, quelque peu «baveux», agissant sous l'effet de la panique ou dans le but délibéré de se tailler une réputation de dur parmi ses collègues et la population carcérale. Erreur souvent tragique.



«Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard», écrivait Aragon. L'expression «faire du temps» traduit bien le concept de la détention: le prisonnier ne fait pas d'argent, il ne produit pas d'objet, il ne procrée pas d'enfant, il ne trace pas de route ni ne bâtit quoi que ce soit, mais il suit la ligne inexorable du temps, il mange le temps devenu substance (amère), il souffre du temps perdu, il subit la même répression chaque jour que le fleuve du temps amène, il s'algrit de vivre parallèlement aux saisons qui défilent, il perd généralement la notion du temps, il ne vieillit pas avec le monde mais garde souvent son caractère d'enfant, mais son cœur se fane au fil des ans. Les quatre premières années sont les plus difficiles, alors que le «nouveau» assimile les règles du jeu, forge ses armures d'insensibilité, s'arme d'une réputation qu'il veut d'acier, s'entoure d'amitiés utiles et réconfortantes et ce, au sein même d'un pénitencier à sécurité maximale, qu'il quittera plus tard pour quel qu'établissement au régime répressif quelque peu adouci, mais néanmoins pernicieux et malsain.

Après ces quatre premières années, le détenu souffre moins de sa rupture avec le monde — à la condition expresse de réduire ses rapports affectifs avec sa famille et ses amis. La prison devient alors pour lui un environnement familier, dont il connaît les lois et le moindre recoin; la souffrance se transforme en ennui parfois mortel, car tout événement inhabituel se fait source d'émerveillement, ou plutôt d'intérêt. Car la faculté d'étonnement s'émousse avec le temps, on devient vite biaisé de tout, on se recroqueville dans quelque refuge: homosexualité, lecture, artisanat, sport, complots, rêve, drogue.

Les plus jeunes des détenus, les plus conscients, optent pour la lutte contre le régime carcéral sur le terrain légaliste: comités de prisonniers, griefs, poursuites en Cour fédérale. Ces «agitateurs» sont à la fois admirés par leurs confrères, méprisés et craints plus que tout par les fonctionnaires et, de ce fait, sujets à de pénibles représailles. Mais leur action, si réduite soit-elle, n'en a pas moins des répercussions considérables au plan des conditions de détention. Bien que leur lutte soit marquée d'incessants reculs dus à la désagrégation périodique et brutale des comités considérés trop revendicateurs par les autorités, on doit sans nul doute imputer à ces militants la responsabilité du progrès réalisé à ce chapitre depuis une décennie.

Conséquemment, il serait légitime que la survie (individuelle et collective, à court, moyen et long termes) en prison suppose au premier chef la solidarité entre compagnons de détention et, accessoirement, l'appui aux luttes collectives généralement animées par les comités de prisonniers.

Or, la survie en prison n'implique pas forcément la survie à la prison, c'est-à-dire une liberté harmonieuse, consciente, et pleinement assumée. Mais c'est là une autre question.

Daniel Lamoureux